

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, 21 0 0; Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, 41 0 0; Aux deux publications réunies, 41 10 0.

Table with advertising rates: Six lignes et au-dessous, première insertion, 25.-; Dix lignes et au-dessous, première insertion, 30.-; Au-dessus par ligne, 40.-; Toute insertion subséquente, le quart de prix. (Affranchir les lettres.)

CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

M. DE LA MENNAIS.

Nous n'avons à dévancer aucune de nos paroles en tant que sincères, mais nous nous sommes souvent trompés, et même gravement.

LA MENNAIS.

Il ne faut exiger des hommes et des esprits que ce qu'ils peuvent à chaque époque.

THÉRIER. — Histoire de la Révolution française.

(Suite et fin.)

Cette manière hardie et neuve de rendre au catholisme une popularité prodigieuse fut un succès complet auprès des classes inférieures. Le peuple se précipita pour la première fois de jeunes lévites lui parler de liberté et de progrès social; il les voyait prendre l'initiative des questions les plus brûlantes, les examiner sans crainte et les poursuivre jusque dans leurs extrêmes conséquences; il voyait deux prêtres et un pair de France se constituer maîtres d'école de leur autorité privée, et revendiquer la liberté d'enseignement à la barre de la plus haute cour du royaume. Le peuple voyait tout cela; il ne comprenait pas trop l'intervention du pape en cette affaire; mais comme c'était du très nouveau, il applaudissait.

Par la même raison, les hauts dignitaires de l'Église française déclinaient des mandements contre cette démocratie en soute, et sollicitaient vivement auprès du Saint-Siège une bulle de censure. A Rome, on ne savait trop comment lancer la bouche à des amis loquaces qui voulaient absolument dater le pape d'une puissance effrayante. Huit siècles plus tôt l'empereur Hildebrand était sorti au cou des redoutables de l'Église; mais Grégoire XVI ne se souciait guère du rôle orgueilleux de dictateur républicain; et cependant, malgré son peu de sympathie pour ces doctrines audacieuses, il regardait d'un œil de compassion. Pour mettre fin à toute incertitude, M. de La Mennais annonça qu'il suspendait son journal et qu'il allait à Rome chercher à Rome une sanction ou une censure. Ce voyage n'eut d'abord aucun résultat. Après plusieurs tentatives inutiles pour obtenir une décision formelle, M. de La Mennais s'était décidé à venir en France, en annonçant sa résolution de recommencer ses travaux, lorsqu'à son passage à Menin il reçut la fin de sa lettre encyclique du 15 août 1832, dans laquelle le pape condamnait de la manière la plus claire et la plus positive, sans cependant désigner, les doctrines de l'Église. De retour à Paris, M. de La Mennais s'empres de se soumettre en déclarant que le journal ne paraîtrait plus, et que l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse était dissoute.

Cela fut, le vigoureux lutteur sortit un instant de l'arène; mais c'était pour y rentrer bientôt. Peu satisfait de la précédente déclaration, le pape exigeait de plus une adhésion absolue à l'encyclique; or l'encyclique nommait la liberté de conscience une maxime absurde, un délire, la liberté de la presse une liberté funeste dont on ne saurait avoir assez d'horreur, la résistance au prince un crime; très médiocrement convaincu de la justice de ces qualifications pontificales, M. de La Mennais se faisait tirer l'oreille pour les sanctionner de sa signature; enfin, après maints pourparlers et correspondances dont le détail serait trop long; après une première adhésion jugée incomplète, une seconde adhésion jugée perverse par ses réserves, M. de La Mennais se décida à adhérer purement et simplement, « convaincu, disait-il à l'archevêque de Paris, qu'en signant cette déclaration il signait implicitement que le pape était Dieu, et tout prêt à le signer explicitement pour avoir la paix. » Une soumission ainsi brusquée couvrait une révolte.

M. de La Mennais, démonté en apparence, retrouvait mystérieusement ses forces dans la solitude de La Chénée, et se préparait à pousser ce terrible cri de guerre qui retentit d'un bout de l'Europe à l'autre. Les Paroles d'un Croquant furent publiées en mai 1834. A l'apparition de ce manifeste jeté brusquement au nom de Dieu, à la face des puissances de la terre, il se fit dans le monde une égale explosion d'enthousiasme et d'anathèmes. En même temps que Grégoire XVI, dans une nouvelle encyclique du 7 juillet, réprouvait et condamnait ce livre, pitêt par son volume, mais immense par sa perversité, le parti révolutionnaire tendit les bras au déserteur de l'Église, et le proclama courageux, nouveau, grand, sublime, le seul prêtre de l'Europe (1). Nous n'avons à nous prononcer ici, ni sur la justice plus ou moins contestable de la critique et de l'éloge, ni sur la valeur intrinsèque de cette *Marseillaise biblique*; comme œuvre de style et de poésie, c'est sans contredit un beau livre, comme œuvre de vérité et de raison, c'est autre chose.

(1) Leminière, Revue des Deux-Mondes, 1834.

Après avoir été catholique ultramontain et ultra-monarchiste, M. de La Mennais ne pouvait pas être démocrate à demi. S'il est des hommes qui possèdent et dirigent leur pensée, il en est d'autres que leur pensée maîtrise et entraîne. M. de La Mennais est un de ces derniers; une fois dépouillé de sa robe de prêtre, une fois plongé dans le fleuve boueux des passions politiques, M. de La Mennais s'est livré au courant. Homme de méditation et de solitude, il s'est fait une vie d'agitation et de combat; homme de douceur et de paix, il a poussé des cris de haine et de guerre; nouveau Pierre l'Érémite, il s'en est allé par le monde, prêchant partout la grande croisade des peuples contre les rois. Toutefois, à mesure que M. de La Mennais avance dans la voie difficile qu'il s'est choisie, il semble que sa pensée commence à perdre un peu de cet élan furieux et emporté du point de départ (1). Sous ce rapport, l'ouvrage intitulé *Affaires de Rome*, et publié deux ans après les *Paroles d'un Croquant*, mérite une attention sérieuse. Il y a beaucoup d'important dans ce livre; mais il y a aussi beaucoup de tristesse, beaucoup de douceur, beaucoup de souffrance, quelque chose qui ressemble à un regret. Il semble que, fatigué de sa course impétueuse, M. de La Mennais ait voulu s'arrêter un instant entre son passé et son avenir, pour jeter un dernier et mélancolique regard sur ses croyances d'autrefois, aujourd'hui mortes, ensevelies. Au milieu de Rome, cette grande ruine, au fond du courant des Théâtres, l'athlète au repos rêva plus d'une fois le bonheur d'une vie paisible écoulée à l'ombre d'un cloître, sous l'œil de Dieu.

Le *Livre du Peuple*, venu après, est une espèce de catéchisme populaire, où M. de La Mennais s'efforce d'élever le peuple à la hauteur de la mission qui l'appelle à remplir; à côté de quelques pages haineuses, il en est d'autres où la morale la plus consolante et la plus pure se revêt des formes les plus gracieuses. Dans sa dernière production, intitulée de *l'Esclavage moderne*, M. de La Mennais s'efforce d'établir, en faisant assez souvent violence à l'histoire, que le prolétaire d'aujourd'hui est plus asservi, plus torturé, plus misérable que l'esclave antique et le serf du moyen-âge. La première moitié du livre est furibonde: « Peuple, peuple, réveille-toi enfin! esclaves, levez-vous, rompez vos fers, ne souffrez pas que l'on dégrade plus longtemps en vous le nom d'homme » (2). Avant de courir aux armes, que le peuple veuille bien tourner la page, et dans ce qui suit il trouvera fort heureusement la réfutation absolue et radicale de ce qui précède.

« Sachez bien premièrement, et n'oubliez jamais, dit M. de La Mennais (3), qu'à aucune époque il n'y a de possible que ce qui est permis dans les esprits, ce qui, préparé peu à peu, est devenu l'objet d'une attente et d'un désir général; que toute réforme qui se présente comme une perturbation radicale des choses existantes, le renversement de ce qui a encore dans les idées, les habitudes, les mœurs, l'opinion vraie ou fautive des masses, des racines vivantes, échoue toujours; qu'ainsi rien de plus pénible que les purs systèmes de l'esprit, principalement s'ils offrent un fâcheux caractère de rigidité absolue; que les théories contestées, le fusent-elles même à tort, les théories qui répugnent au grand nombre, les spéculations économiques et philosophiques sont inapplicables au moins actuellement. Elles ont pour effet d'effrayer et de retirer des bras dans une déplorable inertie les hommes même les mieux disposés et dont le concours serait le plus utile, quelquefois le plus indispensable. » Nous recommandons ces lignes, pleines de sens pratique et de haute raison, à tous ceux dont le cerveau a pu être troublé par la poésie frénétique et opiniâtre des *Paroles d'un Croquant*. Le génie est comme la lance d'Achille; nul mieux que lui ne peut guérir les blessures qu'il a faites (4).

Les écrits de M. de La Mennais, surtout ceux de la dernière partie de sa vie, fourmillent de contradictions de ce genre; et à elles seules, du reste, ces contradictions suffiraient pour établir sa parfaite honnêteté. Nous sommes convaincu que quand M. de La Mennais prend la plume pour faire le bande-bas général du combat, il s'opère en lui comme une lutte; une organisation tendre et mystique se déchaîne sous l'étreinte d'une volonté fouguse; la tête dit oui, le cœur dit non, mais la tête l'emporte; l'apôtre hésite, le tribun entraîne l'apôtre; il y a dans cette âme du saint Augustin et du Brutus; le Brutus domine; et M. de La Mennais, le prêtre démocrate, ne ressemble pas mal à ce prélat belliqueux du moyen-âge, qui, à la bataille de Bouvines, ne voulait d'autre arme qu'une massue, parce que la religion lui défendait de

(1) Quand j'écrivais ces lignes, la dernière brochure de M. de La Mennais n'avait pas encore paru.

(2) De l'Esclavage moderne, p. 62.

(3) De l'Esclavage moderne, p. 66.

(4) Comparez surtout le passage cité plus haut à cette production récente, intitulée: *Le Pays et le gouvernement*, et voyez si M. de La Mennais n'est pas à lui-même son plus rude adversaire.

réprendre le sang, et qui, au plus fort de la mêlée, bénissait d'une main les nombreux ennemis qu'il assommait de l'autre.

Reste à préciser quel est jusqu'ici le dernier mot de M. de La Mennais en religion et en politique. Après avoir demandé d'abord la répartition absolue de l'Église et de l'État, puis la domination de l'Église sur l'État, M. de La Mennais nous parait appeler aujourd'hui la fusion de l'Église dans l'État. Il a rompu sans retour avec le dogme catholique; il déclare que « le christianisme, aujourd'hui enseveli sous l'enveloppe matérielle qui le recouvre comme un suaire, reparaitra dans la splendeur de sa vie perpétuellement jeune, et que le monde ne formera plus qu'une même cité qui naîtra dans le Christ son législateur suprême et dernier (1). » C'est on d'autres termes la même pensée formulée par M. de Lamartine sous le nom de *Christianisme législatif*.

En politique, M. de La Mennais est peut-être le plus avancé de nos radicaux modernes; car il appelle à haute et intelligible voix le peuple à exercer directement et dès aujourd'hui sa souveraineté, à se constituer avec l'égalité absolue pour dogme, et pour forme gouvernementale la république.

On comprend très bien que nous n'avons pas la prétention de discuter en quatre pages une question aussi grave; toutefois nous croyons devoir résumer en peu de mots, avec tout le respect que nous professons pour la personne et le talent de M. de La Mennais, les impressions qu'un fait naître en nous une étude consciencieuse de son système.

Que le mouvement ascensionnel des choses humaines, que le développement toujours croissant de l'industrie et des lumières, que les enseignements du passé, que les agitations du présent, que tout cela soit le présage certain d'une grande transformation sociale; qu'une plus forte somme d'individualités intelligentes ait naturellement pour conséquence une plus égale répartition de droits politiques; que la classe moyenne, à cette heure plus spécialement dépositaire des intérêts généraux, doive un jour ouvrir ses rangs au peuple et se fonder avec lui dans une grande et belle unité sociale; qu'en un mot l'avènement de la démocratie pure ne puisse soit dans l'avenir, c'est là une pensée logique et commune à presque tous les hommes éminents de l'époque, depuis Saint-Simon jusqu'à Chateaubriand, depuis Béranger jusqu'à Lamartine.

Mais que le peuple, tel qu'il est aujourd'hui, ou plutôt tel que l'entend M. de La Mennais, c'est-à-dire tout ce qui ne possède pas et tout ce qui est ignorant, soit appelé brusquement à posséder et à exercer sur l'heure une action gouvernementale; que la souveraineté du peuple, qui ne saurait être qu'une souveraineté ayant conscience d'elle-même, devienne la souveraineté de la force brutale et du nombre, ceci est un système qui nous paraît aussi faux en principe que fécond en résultats funestes.

Et qu'on ne dise pas que nous créons des chimères pour nous donner le plaisir de les détruire; car si ce n'est pas la pensée première de M. de La Mennais, on ne peut nier de moins que ce ne soit la conséquence forcée de sa politique.

Relisez ces tableaux que M. de La Mennais fait du monde extérieur, tableaux lugubres qu'on dirait tracés sous l'influence d'un cauchemar, vous y verrez toujours la société divisée en deux classes d'hommes; des victimes en foule, et quelques bourreaux; d'une part, une impénétrable minorité, superbe, insolente, rangé, vivant grassement dans l'indolence et la joie; d'autre part, une immense majorité, pâle, malade, exténuée, tyrannisée, martyrisée et mourant de faim. L'enfer du Dante est un paradis à côté de certaines pages de brochures de M. de La Mennais. Si c'est là de la poésie, est-ce de la vérité? Quant à nous, nous déclarons sur notre âme et conscience n'avoir jamais rencontré un seul prolétaire disposé à se laisser taillier ou couper en quatre pour le bon plaisir d'autrui; et nous à paru, grâce à Dieu, que le nombre des gens qui meurent de faim est de plus en plus restreint; sans doute il y a encore sous le ciel beaucoup de déplorables misères; sans doute le peuple est encore bien loin de cette prospérité que lui réserve l'avenir; mais la doit-il chercher dans l'exercice prématuré et dangereux de droits politiques qu'il comprend à peine, ou dans le développement paisible de l'industrie? ou le club ou à l'école, dans le *Contrat social* ou dans la *Science du bonhomme Richard*? Pour nous la question n'est pas douteuse; donnez d'abord au peuple du bien-être, du savoir et de la moralité; ne lui donnez pas de passion, il n'en a pas besoin, il en a à vendre; quant à l'initiative politique, elle lui viendra d'elle-même, du jour où il sera en état de l'exercer.

Et d'ailleurs cette classe moyenne, M. de La Mennais accuse avec tant de fureur de monopoliser tous les droits sociaux, ne se recroque-telle pas sans cesse dans les rangs du peuple? Ne voit-on pas tous les jours l'ouvrier devenir maître, l'artisan rentier? L'origine des hauts barons do comptoir se perd-elle donc

(1) *Livre du Peuple*.

déjà dans la nuit des temps, et l'égalité absolue que réclame si ardemment M. de La Mennais peut-elle être jamais autre chose que le libre concours de tous à tout, que la faculté donnée à chacun d'être tout ce qu'il peut être? Non pas que nous prétendions que cette faculté, reconnue en droit, existe en fait dans toute sa plénitude; non pas que nous méconnaissions les obstacles de tous genres qui arrêtent encore le mouvement d'ascension des supériorités; mais enfin la lice est ouverte à tous, et entre le difficile d'aujourd'hui et l'impossible d'autrefois il y a un abîme.

En résumé, M. de La Mennais nous parait avoir manqué son but en le dépassant; le peuple, ce n'est pas seulement l'extrême misère et l'extrême ignorance; le peuple, c'est l'agriculteur, c'est l'artisan, c'est le soldat, c'est le bourgeois, c'est l'industriel, c'est l'avocat, c'est le médecin, c'est l'artiste, c'est tout le monde. Qu'un gouvernement s'appelle monarchie ou république, la souveraineté du peuple ne sera jamais la souveraineté exercée par tous sur tous, mais bien la souveraineté déléguée par une majorité compétente à un ou à plusieurs pour être exercée dans l'intérêt de tous. La suprématie sociale n'est pas affaire de chiffres, elle se démontre pas, elle se manifeste, on la subit, c'est dans l'ordre, et la pire de toutes les tyrannies serait celle d'une majorité intelligente, si elle était possible. Ainsi donc, quand M. de La Mennais, emporté par un enthousiasme au fond, crie aux prolétaires: Levez-vous! combattez vos oppresseurs! vous êtes mille contre un à vous le gouvernement! l'illustre écrivain croit faire de la démocratie, et il nous semble qu'il fait tout simplement de la *chimazogic*.

Toutefois, malgré l'exagération de ses désirs, de ses tristesses et de ses colères, M. de La Mennais n'est resté pas moins un des plus grandes intelligences et un des plus nobles cœurs de ce temps-ci. Quand l'indifférence et dans toutes les âmes, quand les individualités s'éloignent et s'éloignent d'un odieux manège d'égoïsme, et l'ignoble maxime du *chacun pour soi* est à l'ordre du jour, on aime à voir un homme souffrir des souffrances des autres, s'abreuver des douleurs du pauvre, les grandir autre mesure par la pensée, comme pour s'imposer une amertume plus vive; s'efforcer, sans en se trompant, d'y porter remède, et conserver presque seul, au milieu de l'apathie générale, le zèle de la charité, l'énergie de la volonté et les trésors de la foi. C'est un rude chevalier d'idées que ce prêtre. Dans la marche pénible et lente de l'humanité vers l'avenir, il s'est placé à l'avant-garde; impétueux, infatigable, les yeux fixés vers le point lumineux qu'il brêle d'atteindre, il galope sans relâche, harcèle les systèmes qui le portent, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés; et alors, changeant de système sans changer de route, il continue sa course rapide. Au cavalier pressé d'arriver, qu'importent les coursières morts laissés derrière lui!

JOURNAL DES DAMES.

L'UN VEUU.

(Suite.)

—Je fus à ma grande satisfaction, mais au grand désespoir de ma famille, dit le curé de Flémalle, compris dans la levée des gardes d'honneur ordonnée par l'empereur le 5 avril 1813, et je vis le feu pour la première fois à la bataille de Dresde. Après la déplorable affaire de Leipzig, je rentrai en France avec l'armée, et je fus décoré au combat de Champaubert. Parvenu au grade de capitaine de dragons, j'obtins, en 1823, la faveur de servir en Espagne, comme officiers d'ordonnance, un des généraux qui accompagnèrent alors M. le duc d'Angoulême. Pendant cette mémorable campagne, dont l'esprit de parti a voulu méconnaître la gloire et l'utilité, je me liai avec un jeune officier plein de bravoure, le jeune baron Henri de Vaucelroy; l'amitié de son caractère, la noblesse et la générosité de ses sentiments m'avaient singulièrement attaché à lui, et je pensais, après l'expédition, à s'arrêter avec moi en Flandre, chez ma mère, à qui je devais, bien quelque dédommagement pour les inquiétudes que j'avais causées à sa tendresse. A son tour, Henri me pressa vivement de l'accompagner en Belgique, où sa famille possédait une très-belle habitation. J'acceptai avec empressement, et le 7 août 1824 j'étais avec mon jeune camarade dans l'avoué du château d'Omèze. Nous étions attendus; aux premiers coups de fouet de notre postillon, chacun se précipita sur le perron pour nous recevoir, et, en moins d'instants que je n'en mets à vous le dire, Henri avait passé dix fois des bras de sa mère dans ceux de sa sœur, toute tremblante de plaisir et d'émotion. Mon ami me présenta à ces dames, et j'appris la série de compliments et de témoignages de reconnaissance dont je fus l'objet, j'avais sauvé la vie à Henri, pour vous faire le portrait de mesdames de Vaucelroy.

La baronne pouvait avoir quarante ans; elle avait été remarquablement belle, et conservait

encore une régularité et une délicatesse de traits, auxquelles se joignait s'éternité dans le visage qui annonçait toute la pureté de son âme; elle était veuve depuis trois ans, et la religion seule avait pu lui donner la force de supporter un événement si prématuré et si accablant pour son exquise sensibilité; les regrets qu'elle donnait à son mari se manifestaient à chaque instant, soit par l'éloge de son noble caractère, soit par une larme qui apparaissait dans ses yeux au souvenir du bonheur goûté pendant cette trop courte union. Mine de Vaucelroy attirait à elle, et au bout de quelques heures elle avait conquis votre affection et votre confiance, tant elle était de grâce et de tact à l'égard de ce qui pouvait vous intéresser, à s'identifier avec vos pensées, qu'elles fussent tristes ou gaies.

Mlle Louise de Vaucelroy, sans être ce que le monde appelle une belle femme, avait un physique extrêmement agréable; elle était bien prise dans sa taille, et sa physionomie surtout avait une expression de douceur et de bienveillance qui captivait au dernier point; son regard, d'une modestie admirable, était cependant vif et pénétrant, par cela même que ses pensées, pures comme le cristal d'une fontaine, lui permettaient de l'arrêter sans trouble sur tous ceux à qui elle parlait; son esprit, naturellement gai et brillant, était orné, mais dénué de toute prétention, et cette qualité, la première de toutes pour les relations intimes, prêtait à sa conversation un charme inexprimable. Mais ce qui attachait surtout à cette aimable et charmante personne, c'était une égalité d'humeur inaltérable, une charité sans réserve à l'égard du prochain, et la générosité du cœur, la piété de l'âme, dons précieux de Dieu, qu'elle réunissait au plus haut degré. Jamais Mlle de Vaucelroy ne se laissait aller à une parole de blame ou de critique à l'égard de qui ce fût; mais sa honte la portait naturellement à défendre ses amis qu'on accusait devant elle, à justifier ses amis à faire braver ceux qu'elle aimait; quant à ses ennemis, je dois le dire, elle n'avait pas à exercer son indulgence envers eux, car je ne lui en ai jamais connu.

Pour moi, monsieur, hélas! livré à la dissipation d'une carrière militaire, emporté par le torrent des passions, et sous le poids des erreurs qu'un jeune officier partage avec des camarades qui ont cependant la prétention d'être toujours au-dessus de tous les préjugés, j'avais jusqu'à lors gaspillé ma vie; j'avais un attachement succédant à un autre, mais, en vérité, sans occuper sérieusement mon esprit ni même mon cœur, je n'y voyais que le répit momentané d'un tourment; le résultat inévitable de ces liaisons passagères était la perte d'une illusion et un surcroît de mépris pour les femmes. Insensé! je les jugais toutes d'après des tristes et rares exceptions, et j'oubliais que ma mère, ma sœur, modèles de vertus, et tant d'autres, pieuses, résignées, admirables dans l'accomplissement de leurs devoirs d'épouse et de mère, dans leur dévouement pour les pauvres, vengeaient amplement leur sexe de mon sot dénigrement.

Mais, monsieur, peu de semaines s'étaient écoulées depuis mon arrivée à Omèze qu'une révolution complète s'était opérée dans mon intelligence des choses, et principalement dans l'appréhension des hommes et des opinions du monde. Mon cœur, mon esprit, mes croyances, tout était bouleversé, et ce changement, c'était l'ouvrage d'une jeune fille de vingt ans. Il ne convenait pas au caractère que j'ai revêtu, je ne voulais point, même dans la situation actuelle de mon cœur, entrer dans les détails des sentiments qui inondèrent alors mon âme; je ne vous peindrai donc point la passion que m'inspira bientôt Mlle de Vaucelroy, je vous dirai seulement que je connus, pour la première fois, ce qu'était une affection pure et légitime, un attachement véritable, je compris, en un mot, le dévouement et l'amour; je rougisais de toutes les émotions qui avaient traversé mon cœur jusqu'à lors; jugez, monsieur, si je les regrette, si je les déteste aujourd'hui! Mon attachement pour Louise augmenta rapidement; mais, en se développant, il s'épurait et s'épurait toutes mes autres sensations. Je n'avais jamais arrêté mon esprit sur les questions religieuses; sans être incrédule et même avec un fond de foi, j'avais néanmoins négligé toute pratique; je dois le dire cependant, j'étais resté avec deux prières que je n'avais pas passé un jour de ma vie sans réciter, surtout à l'approche d'une bataille, un *Pater* et un *Ave*, mais c'était, hélas! plutôt par habitude, par respect pour ma bonne mère, et souvent, mon Dieu! dans quelle triste disposition d'esprit!

La piété si douce, si expansive, l'instruction religieuse si profonde de Mlle de Vaucelroy me touchèrent au dernier point et me firent désirer ardemment de revenir à ces croyances naïves, à ces pratiques pieuses qui embellissaient toujours le souvenir de mes premières années; je sentais le besoin de respirer ce parfum d'amour de Dieu et de confiance en la sainte Vierge que je me rappelais avoir obaumé l'époque que je comptais ma première communion. Néanmoins, toutes ces sensations n'étaient encore, pour ainsi dire, que superficielles; j'étais travaillé par la grâce, mais je ne l'avais pas mérité, et il fallait, sans doute les prières d'un ange et l'épreuve d'un malheur pour me l'obtenir.